



CHAPITRE VIII.

Fragment du journal du général Simon.

« Bivac des montagnes d'Ava, 20 février 1830.

« ... Chaque fois que j'ajoute quelques feuilles à ce journal, écrit maintenant au fond de l'Inde où m'a jeté ma vie errante et proscrite, journal que, hélas ! tu ne liras peut-être jamais, mon Éva bien-aimée, j'éprouve une sensation à la fois douce et cruelle, car cela me console de causer ainsi avec toi, et pourtant mes regrets ne sont jamais plus amers que lorsque je te parle ainsi sans te voir. Enfin, si ces pages tombent sous tes yeux, ton généreux cœur battra au nom de l'être intrépide à qui aujourd'hui j'ai dû la vie, à qui je devrai peut-être ainsi le bonheur de te revoir un jour... toi et mon enfant, car il vit, n'est-ce pas, notre enfant ? Il faut que je le croie ; sans cela, pauvre femme, quelle serait ton existence, au fond de ton affreux exil?... Cher ange, il doit avoir maintenant quatorze ans... Comment est-il ? Il te ressemble, n'est-ce pas ? il a tes grands et beaux yeux bleus... Insensé que je suis !... Combien de fois, dans ce long journal, je t'ai déjà fait involontairement cette folle question à laquelle tu ne dois pas répondre !... Combien de fois... je dois te la faire encore !... Tu apprendras donc à notre enfant à prononcer et à aimer le nom un peu barbare de

Djalma. » — Djalma, » dit Rose, les yeux humides, en interrompant sa lecture. « — Djalma, » reprit Blanche, partageant l'émotion de sa sœur. « Oh ! nous ne l'oublierons jamais, ce nom. — Et vous aurez raison, mes enfants, car il paraît que c'est celui d'un fameux soldat, quoique bien jeune. Continuez, ma petite Rose. — « Je t'ai raconté dans les feuilles précédentes, ma chère » Éva, reprit Rose, « les deux bonnes journées que nous avons eues ce mois-ci ; les troupes de mon vieil ami le prince indien, de mieux en mieux disciplinées à l'euro péenne, ont fait merveille. Nous avons culbuté les Anglais, et ils ont été forcés d'abandonner une partie de ce malheureux pays, envahi par eux au mépris de tout droit, de toute justice, et qu'ils continuent de ravager sans pitié ; car ici, guerre anglaise, c'est dire trahison, pillage et massacre. Ce matin, après une marche pénible, au milieu des rochers et des montagnes, nous apprenons par nos éclaireurs que des renforts arrivent à l'ennemi, et qu'il s'appête à reprendre l'offensive ; il n'était plus qu'à quelques lieues, un engagement devenait inévitable ; mon vieil ami, le prince indien, père de mon sauveur, ne demandait qu'à marcher au feu. L'affaire a commencé sur les trois heures ; elle a été sanglante, acharnée. Voyant chez les nôtres un moment d'indécision, car ils étaient bien inférieurs en nombre, et les renforts des Anglais se composaient de troupes fraîches, j'ai chargé à la tête de notre petite réserve de cavalerie. Le vieux prince était au centre, se battant comme il se bat, intrépidement ; son fils Djalma, âgé de dix-huit ans à peine, brave comme son père, ne me quittait pas ; au moment le plus chaud de l'engagement, mon cheval est tué, roule avec moi dans une ravine que je côtoyais, et je me trouve si sottement engagé sous lui qu'un moment je me suis cru la cuisse cassée... » — « Pauvre père, » dit Blanche. « — Heureusement, cette fois, il ne lui sera rien arrivé de plus dangereux, grâce à Djalma... Vois-tu, Dagobert, » reprit Rose, « que je retiens bien le nom ! » Et elle continua. « Les Anglais croyaient qu'après m'avoir tué (opinion très-flatteuse pour moi), ils auraient facilement raison de l'armée du prince ; aussi un officier de cipayes et cinq ou six soldats irréguliers, lâches et féroces brigands, me voyant rouler dans le ravin, s'y précipitent pour m'achever... Au milieu du feu et de la fumée, nos montagnards, emportés par l'ardeur, n'avaient pas vu ma chute ; mais Djalma ne me quittait pas, il sauta dans le ravin pour me secourir, et sa froide intrépidité m'a sauvé la vie ; il avait gardé les deux coups de sa carabine : de l'un, il étend l'officier roide mort ; de l'autre, il casse le bras à un irrégulier qui m'avait déjà percé la main gauche d'un coup de baïonnette ; mais rassure-toi, ma bonne Éva, ce n'est rien, une égratignure... » — Blessé... encore blessé, mon Dieu ! » s'écria Blanche en joignant les mains et en interrompant sa sœur. « — Rassurez-vous, » dit Dagobert, « ça n'aura été, comme dit le général, qu'une égratignure ; car autrefois, les blessures qui n'empêchaient pas de se battre, il les appelait des *blessures blanches*... Il n'y a que lui pour trouver des mots pareils. — « Djalma, me voyant blessé, » reprit Rose en essuyant ses yeux, « se sert de sa lourde carabine comme d'une massue, et fait reculer les soldats ; mais à ce moment je vois un nouvel assaillant abrité derrière un massif de bambous dominant le ravin, abaisser lentement son long fusil,



HENDRICKX DEL.

JACQUE JEUNE

Les filles du général Simon.

poser le canon entre deux branches, souffler sur la mèche, ajuster Djalma, et le courageux enfant reçoit une balle dans la poitrine, sans que mes cris aient pu l'avertir... Se sentant frappé, il recule malgré lui de deux pas, tombe sur un genou, mais tenant toujours ferme et tâchant de me faire un rempart de son corps... Tu conçois ma rage, mon désespoir; malheureusement mes efforts pour me dégager étaient paralysés par une douleur atroce que je ressentais à la cuisse. Impuissant et désarmé, j'assistai donc pendant quelques secondes à cette lutte inégale. Djalma perdait beaucoup de sang, son bras faiblissait; déjà un des irréguliers, excitant les autres de la voix, décrochait de sa ceinture une sorte d'énorme et lourde serpe qui tranche la tête d'un seul coup, lorsque arrivent une douzaine de nos montagnards, ramenés par le mouvement du combat. Djalma est délivré à son tour; on me dégage: au bout d'un quart d'heure, j'ai pu remonter à cheval. L'avantage nous est encore resté aujourd'hui, malgré bien des pertes. Demain, l'affaire sera décisive, car les feux du bivac anglais se voient d'ici... Voilà, ma tendre Éva, comment j'ai dû la vie à cet enfant. Heureusement sa blessure ne donne aucune inquiétude; la balle a dévié et glissé le long des côtes. » — Ce brave garçon aura dit comme le général : *Blessure blanche*, » dit Dagobert. — « Maintenant, ma chère Éva, » reprit Rose, « il faut que tu connaisses au moins, par ce récit, cet intrépide Djalma; il a dix-huit ans à peine. D'un mot je te peindrai cette noble et vaillante nature; dans son pays, on donne quelquefois des surnoms; dès quinze ans, on l'appelait *le Généreux*, généreux de cœur et d'âme, s'entend; par une coutume du pays, coutume bizarre et touchante, ce surnom a remonté à son père, que l'on appelle *le père du Généreux*, et qui pourrait à bon droit s'appeler *le Juste*, car ce vieil Indien est un type rare de loyauté chevaleresque, de fière indépendance; il aurait pu, comme tant d'autres pauvres princes de ce pays, se courber humblement sous l'exécrable despotisme anglais, marchander l'abandon de sa souveraineté et se résigner devant la force. Lui, non. *Mon droit tout entier, ou une fosse dans les montagnes où je suis né*; telle est sa devise. Ce n'est pas forfanterie; c'est conscience de ce qui est droit et juste. « Mais vous serez brisé dans la lutte, lui ai-je dit. — *Mon ami, si, pour vous forcer à une action honteuse, on vous disait : Cède ou meurs?* » me demanda-t-il. De ce jour, je l'ai compris, et je me suis voué corps et âme à cette cause toujours sacrée du faible contre le fort. Tu vois, mon Éva, que Djalma se montre digne d'un tel père. Ce jeune Indien est d'une bravoure si héroïque, si superbe, qu'il combat comme un jeune Grec du temps de Léonidas, la poitrine nue, tandis que les autres soldats de son pays, qui en effet restent habituellement les épaules, les bras et la poitrine découverts, endossent pour la guerre une casaque assez épaisse; la folle intrépidité de cet enfant m'a rappelé le roi de Naples dont je t'ai si souvent parlé et que j'ai vu cent fois à notre tête dans les charges les plus périlleuses, ayant pour toute arme une cravache à la main. » — Celui-là est encore un de ceux dont je vous parlais, et que l'empereur s'amusa à faire jouer au monarque, » dit Dagobert. « J'ai vu un officier prussien prisonnier, à qui cet enragé roi de Naples avait sanglé la figure d'un coup de cravache; la marque y était bleue et rouge. Le Prussien disait en jurant

qu'il était déshonoré ; qu'il aurait mieux aimé un coup de sabre... Je le crois bien... Diable de monarque ! il ne connaissait qu'une chose, *marcher droit au canon* ; dès qu'on canonait quelque part, on aurait dit que ça l'appelait par tous ses noms, et il accourait en disant : « Présent... » Si je vous parle de lui, mes enfants, c'est qu'il répétait à qui voulait l'entendre : « Personne n'entamera un carré que le général Simon ou moi nous n'entamerions pas. »

Rose continua : « J'ai remarqué avec peine que, malgré son âge, Djalma avait souvent des accès de mélancolie profonde. Parfois, j'ai surpris entre son père et lui des regards singuliers... malgré notre attachement mutuel, je crois que tous deux me cachent quelque triste secret de famille, autant que j'en ai pu juger par plusieurs mots échappés à l'un et à l'autre ; il s'agit d'un événement bizarre, auquel leur imagination naturellement rêveuse et exaltée aura donné un caractère surnaturel. Du reste, tu sais, mon amie, que nous avons perdu le droit de sourire de la crédulité d'autrui... Moi, depuis la campagne de France, où il m'est arrivé cette aventure si étrange que je ne puis encore m'expliquer... » — C'est celle de cet homme qui s'est jeté devant la bouche d'un canon..., » dit Dagobert. — « Toi, reprit la jeune fille en reprenant la lecture, toi ma chère Éva, depuis les visites de cette femme jeune et belle, que ta mère... prétendait avoir aussi vue chez sa mère... quarante ans auparavant. » Les orphelines regardèrent le soldat avec étonnement. « — Votre mère... ne m'avait jamais parlé de cela... ni le général non plus... mes enfants ; ça me semble aussi singulier qu'à vous. »

Rose reprit avec une émotion et une curiosité croissante : « Après tout, ma chère Éva, souvent les choses en apparence très-extraordinaires s'expliquent par un hasard, une ressemblance ou un jeu de la nature. Le merveilleux n'étant toujours qu'une illusion d'optique, ou le résultat d'une imagination déjà frappée, il arrive un moment où ce qui semblait surhumain ou surnaturel se trouve l'événement le plus humain et le plus naturel du monde ; aussi je ne doute pas que ce que nous appelions nos *prodiges* n'ait tôt ou tard ce dénouement terre à terre. » — Vous voyez, mes enfants, cela paraît d'abord merveilleux... et au fond... c'est tout simple... ce qui n'empêche pas que pendant longtemps on n'y comprend rien... — Puisque notre père le dit, il faut le croire, et ne pas nous étonner ; n'est-ce pas, ma sœur ? — Non, puisqu'un jour cela s'explique. — Au fait, » dit Dagobert après un moment de réflexion, « une supposition ? Vous vous ressemblez tellement, n'est-ce pas, mes enfants, que quelqu'un qui n'aurait pas l'habitude de vous voir chaque jour vous prendrait facilement l'une pour l'autre... Eh bien ! s'il ne savait pas que vous êtes, pour ainsi dire, doubles, voyez dans quels étonnements il pourrait se trouver... Bien sûr, il croirait au diable, à propos de bons petits anges comme vous. — Tu as raison, Dagobert ; comme cela bien des choses s'expliquent, ainsi que le dit notre père. »

Et Rose continua de lire. « Du reste, ma tendre Éva, c'est avec quelque fierté que je songe que Djalma a du sang français dans les veines ; son père a épousé, il y a plusieurs années, une jeune fille dont la famille, d'origine française, était depuis très-longtemps établie à Batavia, dans l'île de Java ;

cette parité de position entre mon vieil ami et moi a encore augmenté ma sympathie pour lui, car ta famille aussi, mon Éva, est d'origine française, et depuis bien longtemps établie à l'étranger; malheureusement, le pauvre prince a perdu depuis plusieurs années cette femme qu'il adorait. Tiens, mon Éva bien-aimée, ma main tremble en écrivant ces mots, je suis faible, je suis fou... mais, hélas! mon cœur se serre, se brise... si un pareil malheur m'arrivait!... Oh mon Dieu! et notre enfant... que deviendrait-il sans toi... sans moi... dans ce pays barbare?... Non! non! cette crainte est insensée... Mais quelle horrible torture que l'incertitude!... Car enfin, où es-tu? que fais-tu? que deviens-tu?... Pardon... de ces noires pensées... souvent elles me dominent malgré moi... Moments funestes... affreux... car, lorsqu'ils ne m'obsèdent pas, je me dis : Je suis proscrit, malheureux; mais au moins, à l'autre bout du monde, deux cœurs battent pour moi, le tien, mon Éva, et celui de notre enfant... »

Rose put à peine achever ces derniers mots; depuis quelques instants sa voix était entrecoupée de sanglots. Il y avait en effet un douloureux accord entre les craintes du général Simon et la triste réalité; et puis, quoi de plus touchant que ces confidences écrites le soir d'une bataille, au feu du bivac, par le soldat qui tâchait de tromper ainsi le chagrin d'une séparation si pénible, mais qu'il ne savait pas alors devoir être éternelle?

« Pauvre général... il ignore notre malheur, » dit Dagobert après un moment de silence; « mais il ignore aussi qu'au lieu d'un enfant, il en a deux... Ce sera du moins une consolation... Mais tenez, Blanche, continuez de lire, je crains que cela ne fatigue votre sœur... Elle est trop émue... Et puis, après tout, il est juste que vous partagiez le plaisir et le chagrin de cette lecture. »

Blanche prit la lettre, et Rose, essuyant ses yeux pleins de larmes, appuya à son tour sa jolie tête sur l'épaule de sa sœur, qui continua de la sorte : « Je suis plus calme, maintenant, ma tendre Éva; un moment j'ai cessé d'écrire, et j'ai chassé ces noires idées; reprenons notre entretien. Après avoir ainsi longuement causé de l'Inde avec toi, je te parlerai un peu de l'Europe; hier soir, un de nos gens, homme très-sûr, a rejoint nos avant-postes; il m'apportait une lettre arrivée de France à Calcutta; enfin, j'ai des nouvelles de mon père, mon inquiétude a cessé. Cette lettre est datée du mois d'août de l'an passé. J'ai vu par son contenu que plusieurs autres lettres auxquelles il fait allusion, ont été retardées ou égarées, car depuis près de deux ans, je n'en avais pas reçu; aussi étais-je dans une inquiétude mortelle à son sujet. Excellent père! toujours le même; l'âge ne l'a pas affaibli, son caractère est aussi énergique, sa santé aussi robuste que par le passé, me dit-il; toujours ouvrier, et s'en glorifiant, toujours fidèle à ses austères idées républicaines, et espérant beaucoup... Car, dit-il, *les temps sont proches*, et il souligne ces mots... Il me donne aussi, comme tu vas le voir, de bonnes nouvelles de la famille de notre vieux Dagobert... de notre ami... Vrai, ma chère Éva, mon chagrin est moins amer... quand je pense que cet excellent homme est auprès de toi, car, je le connais, il t'aura accompagnée dans ton exil...

Quel cœur d'or... sous sa rude écorce de soldat!... Comme il doit aimer notre enfant!... »

Ici Dagobert toussa deux ou trois fois, se baissa et eut l'air de chercher par terre son petit mouchoir à carreaux rouges et bleus qui était sur son genou. Il resta ainsi quelques instants courbé. Quand il se releva, il essayait sa moustache. « Comme notre père te connaît bien!... — Comme il a deviné que tu nous aimes! — Bien, bien, mes enfants, passons cela... Arrivez tout de suite à ce que dit le général, de mon petit Agricol et de Gabriel, le fils adoptif de ma femme... Pauvre femme, quand je pense que, dans trois mois peut-être... Allons, enfants, lisez, lisez, ajouta le soldat, voulant contenir son émotion. — « J'espère toujours malgré moi, ma chère Éva, que peut-être un jour ces feuilles te parviendront, et dans ce cas je veux y écrire ce qui peut aussi intéresser Dagobert. Ce sera pour lui une consolation d'avoir quelques nouvelles de sa famille. Mon père, toujours chef d'atelier chez l'excellent M. Hardy, m'apprend que celui-ci a aussi pris dans sa maison le fils de notre vieux Dagobert; Agricol travaille dans l'atelier de mon père, qui en est enchanté; c'est, me dit-il, un grand et vigoureux garçon qui manie comme une plume son lourd marteau de forgeron; aussi gai qu'intelligent et laborieux, c'est le meilleur ouvrier de l'établissement, ce qui ne l'empêche pas le soir, après sa rude journée de travail, lorsqu'il revient auprès de sa mère qu'il adore, de faire des chansons et des vers patriotiques des plus remarquables. Sa poésie est remplie d'énergie et d'élévation; on ne chante pas autre chose à l'atelier, et ces refrains échauffent les cœurs les plus froids et les plus timides. » — Comme tu dois être fier de ton fils, Dagobert! » lui dit Rose avec admiration, « il fait des chansons. — Certainement, c'est superbe... mais ce qui me flatte surtout, c'est qu'il est bon pour sa mère, et qu'il manie vigoureusement le marteau... Quant aux chansons, avant qu'il ait fait *le Réveil du peuple* et *la Marseillaise*... il aura joliment battu du fer; mais c'est égal, où ce diable d'Agricol aura-t-il appris cela?... sans doute à l'école, où, comme vous allez voir, il allait avec Gabriel, son frère adoptif... »

Au nom de Gabriel qui leur rappelait l'être idéal qu'elles nommaient leur ange gardien, la curiosité des jeunes filles fut vivement excitée; Blanche redoubla d'attention en continuant ainsi: « Le frère adoptif d'Agricol, ce pauvre enfant abandonné que la femme de notre bon Dagobert a si généreusement recueilli, offre, me dit mon père, un grand contraste avec Agricol, non pour le cœur, car ils ont tous deux le cœur excellent; mais autant Agricol est vif, joyeux, actif, autant Gabriel est mélancolique et rêveur; du reste, ajoute mon père, chacun d'eux a, pour ainsi dire, la figure de son caractère; Agricol est brun, grand et fort... il a l'air joyeux et hardi; Gabriel, au contraire, est frêle, blond, timide comme une jeune fille, et sa figure a une expression de douceur angélique... »

Les orphelines se regardèrent toutes surprises, puis tournant vers Dagobert leurs figures ingénues, Rose lui dit: « As-tu entendu, Dagobert? Notre père dit que ton Gabriel est blond et qu'il a une figure d'ange?... Mais c'est tout comme le nôtre... — Oui, oui, j'ai bien entendu, c'est pour cela que votre rêve me surprenait. — Je voudrais bien savoir s'il a aussi des yeux

bleus, » dit Rose. « — Pour ça, mes enfants, quoique le général n'en dise rien, j'en répondrais; ces blondins, ça a toujours les yeux bleus; mais, bleus ou noirs, il ne s'en servira guère pour regarder les jeunes filles en face; continuez, vous allez voir pourquoi... »

Blanche reprit : « La figure de Gabriel a une expression d'une douceur angélique; un des frères des écoles chrétiennes, où il allait ainsi qu'Agricol et d'autres enfants du quartier, frappé de son intelligence et de sa bonté, a parlé de lui à un protecteur haut placé, qui s'est intéressé à lui, l'a placé dans un séminaire, et depuis deux ans Gabriel est prêtre; il se destine aux missions étrangères, et il doit bientôt partir pour l'Amérique. » — Ton Gabriel est prêtre!... » dit Rose en regardant Dagobert. « — Et le nôtre est un ange, » ajouta Blanche. « — Ce qui prouve que le vôtre a un grade de plus que le mien; c'est égal, chacun son goût; il y a de braves gens partout; mais j'aime mieux que ce soit Gabriel qui ait choisi la robe noire. Je préfère voir mon garçon, à moi, les bras nus, un marteau à la main et un tablier de cuir autour du corps, ni plus ni moins que votre vieux grand-père, mes enfants, autrement dit le père du maréchal Simon, duc de Ligny; car, après tout, le général est duc et maréchal par la grâce de l'empereur; maintenant, terminez votre lecture. — Hélas! oui, » dit Blanche, « il n'y a plus que quelques lignes, et elle reprit : « Ainsi donc, ma chère et tendre Éva, si ce journal te parvient, tu pourras rassurer Dagobert sur le sort de sa femme et de son fils, qu'il a quittés pour nous. Comment jamais reconnaître un pareil sacrifice? Mais je suis tranquille, ton bon et généreux cœur aura su le dédommager... Adieu... et encore adieu pour aujourd'hui, mon Éva bien-aimée; pendant un instant je viens d'interrompre ce journal pour aller jusqu'à la tente de Djalma; il dormait paisiblement; son père le veillait; d'un signe il m'a rassuré. L'intrépide jeune homme ne court plus aucun danger. Puisse le combat de demain l'épargner encore!... Adieu, ma tendre Éva, la nuit est silencieuse et calme, les feux du bivac s'éteignent peu à peu, nos pauvres montagnards reposent, après cette sanglante journée; je n'entends d'heure en heure que le cri lointain de nos sentinelles... Ces mots étrangers m'attristent encore, ils me rappellent ce que j'oublie parfois en t'écrivant... que je suis au bout du monde et séparé de toi... de mon enfant! Pauvres êtres chéris! quel est... quel sera votre sort?... Ah! si du moins je pouvais vous renvoyer à temps cette médaille qu'un hasard funeste m'a fait emporter de Varsovie, peut-être obtiendrais-tu d'aller en France, ou du moins d'y envoyer ton enfant avec Dagobert; car tu sais de quelle importance... Mais à quoi bon ajouter ce chagrin à tous les autres?... Malheureusement les années se passent... le jour fatal arrivera, et ce dernier espoir, dans lequel je vis pour vous, me sera enlevé; mais je ne veux pas finir ce jour par une pensée triste. Adieu! mon Éva bien-aimée, presse notre enfant sur ton cœur, couvre-le de tous les baisers que je vous envoie à tous deux du fond de l'exil. A demain, après le combat. »

A cette touchante lecture succéda un assez long silence. Les larmes de Rose et de Blanche coulèrent lentement. Dagobert, le front appuyé sur sa main, était aussi douloureusement absorbé. Au dehors, le vent augmentait

de violence ; une pluie épaisse commençait à fouetter les vitres sonores ; le plus profond silence régnait dans l'auberge.

.....

Pendant que les filles du général Simon lisaient avec une si touchante émotion quelques fragments du journal de leur père, une scène mystérieuse, étrange, se passait dans l'intérieur de la ménagerie du dompteur de bêtes.



LE

JUIF ERRANT

PAR

EUGÈNE SÜE

ÉDITION

ILLUSTRÉE PAR M. LOUIS HUARD,

Et par MM. Eugène Verboeckhoven, Lauters, Hendrickx, Le Hon,
T' Schaggeny, Stroobant, Kreins, Van Marcke,
Van der Hecht, etc.

TOME PREMIER.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1846